

Le cours-exposition, le cours-flash

Tout autant que l'on fasse appel à la recherche personnelle des élèves, il est impossible de faire disparaître, dans les structures actuelles, le cours du maître. Il est du moins possible de faire évoluer cette part de l'adulte.

Le cours-exposition

Je possède une foule de documents que j'ai ramenés (ou que l'on m'a ramenés) de l'étranger. Par exemple, lorsque je fais un séjour hors de l'hexagone, je me procure systématiquement : une collection de cartes postales, une pochette de timbres, tous les titres de la presse, des disques de folklore, des affiches et des prospectus d'offices de tourisme (1), des feuilles d'arbres caractéristiques et je m'arrange pour conserver quelques devises du pays sous forme de billets.

Il n'est difficile pour personne de faire de même : il s'agit de fournir cette liste à une personne complaisante en partance pour l'étranger.

Lorsqu'on est en possession de tous ces documents, il faut les mettre en valeur. J'utilise des feuilles de bristol blanc ou de rigidex blanc en 65×50 cm qui me servent de fond. J'étale toutes mes richesses sur le sol pour avoir une idée d'ensemble. Je dégage des grands thèmes ou des titres de panneaux en fonction de ce que j'ai. J'écris ces titres sur un brouillon. J'étale par terre mes fonds et commence à regrouper les documents par thèmes. Je réalise déjà — en même temps que le tri — la maquette de chaque panneau : orientation (vertical ou horizontal), équilibre des masses entre texte et iconographie. Mentalement, j'élabore déjà un texte en formules lapidaires. Vient alors la réalisation : j'écris les titres au gros feutre, je colle les documents, je rédige le texte en script avec des phrases courtes et dénuées de tout mot complexe (gymnastique verbale extrêmement enrichissante).

Je fabrique une chemise en coupant en deux une feuille de carton de 105×76 et en articulant les deux couvertures par un dos de toile métis collé à la colle à reliure.

J'emporte sous le bras mon cours en classe. Je l'expose aux panneaux d'isorel qui couvrent tous les murs de la classe.

Comme ma classe est nombreuse, je la coupe en deux. La première moitié reste assise et réalise la carte du pays en question. Je la construis au tableau en même temps qu'eux pour leur indiquer les simplifications de contours et d'autres particularités.

La seconde moitié parcourt les panneaux, prend des notes, pose des questions. Cela dure un quart d'heure à peu près et on inverse. Je circule de panneau en panneau, et la discussion s'instaure en petit groupe autour d'un détail qui a intrigué les élèves.

Que font-ils ensuite de leurs notes ? Ils les remettent au propre mais ils sont totalement libres de la longueur et de la forme à donner à ce compte rendu.

Lorsque tout le monde a eu son premier tour d'horizon d'un quart d'heure et réalisé la carte, on peut retourner librement aux panneaux.

Les élèves sont fort intéressés par cette formule. Le maître se fait plaisir (après tout, une fois de temps en temps ?), se repose la voix et crée des relations — de par sa disponibilité — avec les petits groupes, fort détendus.

Ce cours reste bien entendu prêt pour l'année suivante, et il peut s'enrichir sans cesse au gré des informations et des acquisitions.



Le cours-flash

Je prendrai l'exemple de ce 18 octobre où la revue de presse des 3^e — particulièrement dense et riche — a fait émerger des informations complexes. Au pied-levé, il m'a fallu organiser dans ma tête mon intervention. J'ai donc fait un cours de 20 minutes (2) portant sur les thèmes suivants :

- la Sécurité Sociale ouverte à tout le monde ;
- le projet spatial franco-européen Ariane ;
- le salaire d'un an pour licenciement d'ordre économique ;
- le conseil économique et social.

Sous la rubrique *Informations tirées de l'actualité* (I.T.A. dans notre jargon), les élèves ont donc noté mes commentaires sur chacune de ces informations. J'ai cependant laissé une place à la recherche personnelle : les élèves ont eu à trouver :

- ce qu'était la Sécurité Sociale (interrogation de leurs parents sur la cotisation salariale, différentes prestations) ;
- ce qu'était un satellite géostationnaire.

Cela me demande bien entendu d'être parfaitement informé et de pouvoir répondre spontanément à la demande. Après tout, c'est mon métier et je pratique ainsi le recyclage permanent de mes ménages. Quand je suis coincé, je le dis sans formalité et on attend le cours suivant qu'un élève... ou le prof ait trouvé la solution.

Ce cours extrêmement rapide et traitant l'information à chaud est dans l'ensemble bien accepté par les élèves. Au bout de l'année, nous avons une masse extrêmement riche de renseignements.

Marc PRIVAL
18 octobre 1974
C.E.S. Cournon 63800

- (1) Ceux-ci en double exemplaire pour pouvoir utiliser recto et verso.
(2) Souvent c'est plutôt dix minutes.

AVEC CEUX QUE L'ON REJETTE

La présente année scolaire est la troisième depuis la création des classes de 4^e et 3^e aménagées. Dès la première année, l'expérience m'intéressant, j'ai pu juger des avantages et inconvénients de l'institution. En 71-72 j'avais une 4^e, en 72-73 une 3^e et une 4^e, cette année une 3^e. J'ai donc pris pour principe de suivre les élèves sur deux ans. J'ai pu faire équipe, les deux premières années avec une collègue en français et histoire-géographie, qui, bien que ne pratiquant pas les techniques Freinet, travaillait tout de même dans le même esprit. Cette année il nous manquait des professeurs à la rentrée. Comme la répartition se fait entre nous, en attendant la nomination des profs manquants, les 3^e aménagées ont eu deux profs : anglais et maths. Pourquoi ? Personne n'en veut. Pourquoi ? Ils dérangent, ne sont pas dociles. Dans une classe « normale » (le terme est souvent employé) il se trouve toujours environ un tiers des élèves qui « comprennent », qui sont capables de vous recracher rapidement ce qu'ils viennent d'ingurgiter : on peut dormir tranquille, la conscience en paix. Mais quand aucun élève ne « comprend » ? Avoir des doutes sur la qualité de son enseignement ? Lèse-majesté ! Dans une classe « normale » il se trouve toujours une majorité d'élèves dociles, capables de supporter sans broncher les discours les plus ennuyeux ; des élèves capables de penser à autre chose quand le prof déblatère, de bons petits hypocrites. Dans une « aménagée » si ce n'est pas intéressant, on le fait savoir. C'est gênant, si on ne peut plus ronronner en paix !

Et pourtant c'est avec eux que je passe les meilleures heures ! Ayant un ou deux ans de « retard », ils ont un passé scolaire assez perturbé. Ajoutons-y dans la plupart des cas des difficultés d'origine familiale, des manques affectifs. Réussir avec eux est simple : il suffit d'être sincère et de leur apporter ce que leur refusent les autres : un peu de considération. S'ils savent qu'on est là pour les aider à résoudre leurs problèmes — et c'est inutile de le leur dire, ils s'en rendent vite compte — ils sont capables d'apporter beaucoup plus en retour, au moins dans le domaine de la chaleur humaine. Etant plus mûrs, ayant davantage l'expérience de l'échec et des difficultés, une pédagogie de la réussite a plus de chance de porter ses fruits que partout ailleurs.

Mais s'ils sont capables de donner beaucoup ils savent tout autant refuser et sont sans pitié pour les faibles, pour ceux qui s'affublent du masque de l'autorité. N'est-ce pas un comportement des plus sains ? Hélas c'est intolérable car ça remet en cause trop de certitudes.

Si je dois porter un avis sur cette institution, je pense qu'elle a plus d'inconvénients que d'avantages. En effet, comme la majorité des profs est du genre « à ne pas déranger », les échecs s'aggravent au lieu de s'atténuer car dans notre système le prof reste toujours le plus fort, celui qui a le dernier mot grâce aux armes absolues que sont les notes et les conseils de classe. La vengeance se consomme en fin de trimestre ! Et surtout, l'effet psychologique est déplorable. Les élèves entre eux ne se ménagent pas et les « normaux » ne se gênent pas pour faire sentir aux « aménagés » que ce ne sont que des cloches. Il en résulte un manque excessif de confiance en soi qui apparaît dans les discussions-bilans : « Si on réussit, c'est parce que vous nous demandez moins. » C'est difficile de faire comprendre que l'on demande autre chose et qu'il n'y a pas hiérarchie de valeurs entre un enseignement fondé sur le psittacisme, le mimétisme et un enseignement fondé sur la créativité, la réflexion. Jusqu'au bout ces élèves doutent de leur capacité, ne croient pas au miracle. Ils se savent marqués du sceau de « faibles » d'inadaptés au système scolaire. Si pour un adulte ce peut être réconfortant de se sentir en marge, pour un adolescent à la recherche de sa personnalité, se sentir rejeté, savoir que l'on est considéré comme inférieur, c'est mutilant. Aussi, ayant vécu cette expérience — pourtant passionnante — je ne pense pas que la multiplication des niveaux, comme il est parfois envisagé, soit la meilleure solution, au contraire. Ce serait une solution de facilité qui est déjà bien trop répandue : les « rebelles » en classe de perfectionnement, en transition, en pratique, en aménagée, en S.E.S... Halte à la multiplication des ghettos ! Halte à l'humiliation ! Que l'école cesse d'être un centre de triage, qu'elle arrête d'écraser ceux qui ont le tort de ne pas la trouver à leur goût car ce sont bien souvent les plus riches personnalités que l'on meurtrit.

Roger CASTETBON